PHIWSOPHIE DE U.L.B., 1977, pp. 185-183

Le statut de la philosophie première face à la crise des fondements des sciences positives

par Marc Richir

Envisagée depuis l'état contemporain du savoir — son éclatement en sciences ayant chacune leur champ plus ou moins délimité d'activité et d'objectivité —, la métaphysique traditionnelle apparaît comme ayant toujours eu, en réalité, un double statut : d'une part, elle est animée par la visée d'un savoir positif, transmissible par voie d'écoles, et absolu — absolu de ses conditions de possibilité — sur la totalité de l'être; d'autre part, elle est traversée par une profonde inquiétude quant à ce savoir, par l'aiguillon d'une permanente remise en question de celui-ci, par une manière aporétique d'interroger, c'est-à-dire de poser des questions qui ne comportent pas déjà en elles-mêmes leurs réponses possibles, des questions qui n'enferment pas en elles-mêmes leurs réponses avant même d'avoir été posées.

Si ce double statut de la métaphysique traditionnelle se révèle à nous aujourd'hui, c'est que, depuis les XVIIIe et XIXe siècles, de manière lente et sans coupure nette, s'effectue toujours davantage la séparation entre la philosophie première ou métaphysique et les sciences positives, à un point tel que l'on peut prétendre couramment, de nos jours, que la philosophie est quasi définitivement frappée de caducité quant à ses prétentions à un savoir effectif. Les dernières grandes « constructions » métaphysiques remontrent maintenant à plus d'un siècle, à cette période de l'Histoire de la philosophie nommée « idéalisme allemand », et qui va, grosso modo, de 1781 (date de publication de la première édition de la Critique de la Raison pure) à 1854 (date de la mort de Schelling), avant qu'une manière plus interrogative de faire de la philosophie première n'ait resurgi en notre temps, avec le « mouvement phénoménologique », depuis 1900 (date de parution des Recherches logiques de Husserl) jusqu'à 1976 (mort de Heidegger). Corrélativement se sont épanouies d'une formidable manière — insoupçonnable pour nos ancêtres immédiats — les sciences positives, sciences de l'homme — dont nous ne dirons que fort peu, car la place nous manque — et sciences de la nature, ou plutôt sciences dites « exactes ».

Ce mouvement de séparation — de tendance à la séparation — est

parvenu à son comble quand, vers la fin du XIXe siècle, et jusqu'au cœur de notre époque, les sciences positives ont tenté d'intégrer en elles-mêmes, dans leur propre démarche et dans leur propre langage, tous les problèmes philosophiques que comportait leur fondation, pour parvenir à cela que tout philosophe avisé eût pu prévoir dès l'origine, que l'on a nommé la « crise des fondements ». Quasi hypnotisé par le spectaculaire développement des sciences positives, et par une idéologie corrélative de l'exactitude et de l'absoluité, l'honnête homme contemporain néglige le plus souvent le fait qu'il n'y a aujourd'hui aucune science exacte qui ne soit en « crise », c'est-à-dire dans la plus profonde incertitude quant à son statut effectif: la fuite en avant néo-positiviste ou structuraliste ne doit pas faire oublier le théorème de Gödel, les apories de la cosmologie contemporaine — véritable métaphysique \dot{a} l'intérieur de la physique — ou l'étrangeté toujours active des relations d'incertitude d'Heisenberg. Une première étude approfondie de la véritable aventure épistémologique de notre temps doit montrer à un esprit attentif et rigoureux que si les sciences exactes sont positives, elles sont limitées en elles-mêmes par leur réduction de la pensée humaine à une maigre part d'elle-même, à la pensée opératoire — à la pensée qui, comme une machine, est capable d'effectuer des opérations, et des opérations logico-mathématiques.

Dans ce contexte, il reste déjà, et tout d'abord, pour la philosophie, une tâche véritablement immense: celle d'étudier, de manière authentiquement critique— avec l'exigence de déterminer et de dépasser toute présupposition— la démarche et les « résultats » des sciences positives, qu'elles soient « naturelles » ou « humaines » — et dans ce dernier cas, de mettre en évidence leur intime complicité avec les idéologies—, c'est-à-dire la tâche de reprendre à neuf l'étude critique de toutes les questions philosophiques laissées en suspens ou court-circuitées par les sciences positives et les idéologies, de reprendre ces questions avec leurs racines sans les réduire ou les dissoudre, normativement, dans un quel-conque opérationnalisme des structures ou des procédures logico-mathématiques.

Mais par surcroît, il reste encore, et peut-être plus que jamais si l'on pense aux tragédies historiques de notre époque, un autre lieu pour la philosophie: celui de la philosophie première, comme mode spécifique d'interroger notre destinée, de penser. En radicalisant la perspective qui se met en lumière du double statut de la métaphysique traditionnelle, et en reprenant l'héritage heideggérien dans ce qu'il a toujours de vivant, il apparaît que la philosophie première doit être avant tout un art de l'interrogation, consistant à poser des questions qui ne surgissent pas de réponses déjà données, pour en apporter d'autres, c'està-dire des questions qui ne se referment, a priori, sur aucune réponse

déjà donnée ou à donner, et consistant, corrélativement, à apporter des réponses qui n'enferment pas en elles-mêmes les questions auxquelles elles répondent, ni toute autre question, à laquelle, d'avance, elles n'ont pu répondre. A cet égard, la « question première » par excellence est, comme l'a pensé Heidegger et bien d'autres avant lui, comme, par exemple, Schelling, est la question du «il y a»: la question de savoir pourquoi il y a plutôt que rien et ce qu'il en est de cet « il y a » qui, de manière énigmatique, requiert l'interrogation. Et pour un esprit attentif, il apparaît que cette question est aussi, corrélativement, la question, si souvent négligée ou occultée dans les débats philosophiques contemporains, de la vie, de la naissance, de la mort, la question d'une certaine « expérience » de la finitude humaine et ce qui nous dépasse, nous englobe, nous fait nous penser nous-mêmes, la « transcendance » — qu'il ne faut certes pas comprendre comme un être existant et disponible quelque part, sous peine de la rabattre dans un champ immanent d'expérience.

Il est frappant que cette interrogation philosophique première soit toujours déjà éliminée et court-circuitée par les sciences positives et les idéologies, y compris les idéologies littéraires et esthétiques à quoi se réduit la part visible de la «philosophie» française d'aujourd'hui (Derrida, Deleuze, Lyotard, et le néo-historicisme de Foucault), comme si, un «jour J», les sciences ou les idéologies devaient y apporter une réponse « définitive ». Car ne doutons pas que, pour ces dernières, le lieu de cette interrogation de la philosophie première soit l'insignifiant par excellence, le néant de la connaissance, le « métaphysique » en son sens péjoratif si unilatéralement répercuté de nos jours sur tous les toits.

Pour la philosophie première, c'est cet insignifiant, ce petit rien que nous sommes et pensons qui est le sens même: mais pas un sens déposé quelque part et disponible, car c'est un sens qui désigne une absence ou un surcroît de sens, un Ailleurs radical qui est l'Autre de nous-mêmes dans le Même, ce « lieu » du Même et de l'Autre où l'homme habite toujours plus ou moins, et qui est le lieu que cherche à habiter le philosophe « spéculatif »; ce lieu que, déjà, ont aménagé Platon et Aristote, et toute la tradition métaphysique après eux. Et même si cette tradition ne peut être purement et simplement reprise par nous en notre temps, même si doit en être évacué le fantasme rendu évident aujourd'hui d'un savoir positif et absolu, elle est toujours actuelle, à peine plus vieille de nos jours qu'au moment de sa naissance. En ce lieu en effet, il n'y a pas de « progrès » unilinéaire de l'esprit humain: il y a quelque chose comme l'éternelle jeunesse de l'humanité, car il n'y a jamais là que de perpétuels et d'insatiables débutants, traversés, par l'humilité exigée de la chose elle-même.